

VI

-

LES CIGOGNES D'ISTANBUL

simit = pain turc au sésame



-

Il n'y a pas 4 chemins pour passer vers l'Asie. Un goulet terrestre enserré avait permis la richesse d'une ville entre deux mondes.

Un isthme continental, une coulée de Mer Noire, et le glissement vers les grands espaces.

Je voulais trouver à Istanbul ce qu'on n'y cherche pas : les cigognes et le silence.

-

Toun ‘, ‘ ‘ Toudoun doun ‘, ‘ ‘ Toun ‘, ‘ ‘ Toudoun doun ‘, ‘ ‘

Une contrebasse ouvrait un album, *Easter Sounds*, avec un morceau: *the Plum Blossom*.

Yusef Lateef était allé chercher à l’Est de nouveaux instruments, et soufflait légèrement dans une flûte chinoise, le *Xun*. Sur les cordes de la contrebasse passait un vent sage, une musique orientale.

Le jour où j’entrais en Turquie, le vent dressé me prenait de face: **6 beauforts - 50 km/h**. Le Meltem soufflait sur cette partie occidentale de la Turquie, bien moins doux que celui de Lateef dans sa flûte ancestrale.

De 7h à minuit pour relier Istanbul depuis mon réveil en Grèce, j’ai avancé contre le vent, retenu par la portance de mon vélo et ses bagages. Je perpétue l’héritage ouvrier de ma famille, abrutissant mais persévérant, d’aller contre les flux.

Le ronronnement des moteurs chauffants, les attitudes contenues des douaniers et des trans-frontaliers, le globe oculaire d’une caméra qui lit au fond de votre âme pour autoriser à passer les barrières ou pas; la douane est un passage au purgatoire vers le territoire d’après.

C’est là qu’un chien, les griffes courtes du coureur, passe la frontière avec moi depuis la Grèce, et me suit longtemps, explorateur de mondes sans passeport. On sous-estime le pouvoir des animaux à dépasser les frontières, comme l’indifférence des douaniers à leur égard.

Une vache, c’était ce qui avait valu à Fernandel de pouvoir passer les frontières.

Les drapeaux rouges, droits et révoltés, m’indiquent un vent du Nord-Est. Il ne semble pas y avoir de dimanche ici. Une longue dorsale argentée, polie par le frottement des pneus, suit les soulèvements de la plaine comme un léviathan.

La route traverse des cours d’eau pestilentiels, l’odeur des entrailles des habitants. Je cabote de station-service en station-service au rythme de la faim, où les toilettes, plus vraiment turcs, sont floquées d’images de Taïga pour un air de fraîcheur synthétique.

Le grand bazar commence bien avant le quartier de Sultanhamet. Le rythme incessant des véhicules m’encombre l’oreille gauche - celle orientée vers le flux routier - et à 20h, Furkan, qui se met sur le bas-côté, confirme mon ressenti: le Bosphore est encore loin.

Déboulé dans la grande ville par les ponts périlleux de Küçükçekmece (« petit tiroir ») et de Büyükçekmece (« grand tiroir »), je me suis vautré après minuit sur une plaque de béton rongée de sel, entre des coquilles vides de moules. 250 kilomètres séparait le buffet de moules turc d’une chapelle grecque - mon refuge précédent. Et face à moi, la mer de Marmara illuminée par les troupeaux tranquilles de pétroliers et de porte-conteneurs, bien enracinés dans le sable, prêts à l’embuscade.

Une chouette chevêche vole comme un fantôme dans un parc pour enfants.

Les visages d’Istanbul: roux ou visages de steppe, camus, arabes ou d’une paire d’yeux bleus, ils sont solennels, malicieux, décontractés, sainement hagards ou occupés. Des portraits de la Pax Mongolica et des vieilles routes de caravanes; orientés vers l’Occident.

Ils sont nombreux aussi, les réfugiés. Les afghans, les syriens ou les palestiniens à être arrivés à la frontière de l’Europe, passeurs ou pas.

Les vacances chez le *Docteur Frankenstein* pourvoit des implants, et comme partout, des visages truqués. Le voile donne aux femmes un aspect maternel.

J'étais déjà venu ici. En 2020, embarqué à Bordeaux sur un catamaran - un Lagoon - sorti de chantier, nous avons convoyé en petit équipage, le bateau au pavillon turc, jusqu'à Bodrum. Après avoir marché au travers d'une Cappadoce hivernale, quand Aksaray se couvrait de neige, j'étais monté dans un car pour Istanbul. Sainte-Sophie était encore une église. En cette année-là, les rues étaient vides; le *başkan* (président) avait autorisé les touristes à visiter la *başkent* (capitale), quand les turcs devaient rester chez eux pieusement.

Aujourd'hui, *simits* farcis à la chaîne entre Sainte-Sophie Camii et la Sultanahmet Camii, la Mosquée Bleue. C'est comme ça, Sainte-Sophie était devenue une mosquée, au gré de la narration politico-religieuse.

Et puis... des sanpietrini. La mémoire de Rome, pavée sous le pied.

L'Orient a lui aussi son touriZm, ses Radisson, son capitaliZm ! Les drapeaux qui ont la scarlatine: Coca-Cola, MacDonald's, les signes rouges.

Je prends une chambre des moins chères. Au quartier des libraires, m'équipe d'un vieux dictionnaire franco-turc (pour faire genre), et d'une carte routière du pays (en russe). Mehmet, un jeune bouquiniste, sort de son kiosque pour m'aider dans mes recherches, me parle de Mevlâna et de son soufisme:

« Qui que tu sois, viens, viens. Même si tu es un athée, c'est ici la demeure de l'espoir. »

Son kiosque et sa philosophie sont un mausolée dans le chaos de la ville.

Dans un café, un vieillard de Macédoine s'assoit à mes côtés, tenté de me comprendre avec des gestes muets. Buvant un thé à côté, sans parler. On imite les cormorans qui se sèchent les ailes en groupe, mais ne communiquent pas. Juste en présence.

Beaucoup de gens circulent devant nous qui sommes assis. Il y a peu de visiteurs solitaires comme moi, mais attablés, les couples se divisent devant leurs téléphones. C'est vrai. Le nomade digital pourrait confondre la carte et le territoire.

La caverne d'Ali Baba est un comptoir de baklavas où la foule en transe se lave l'estomac au sirop, comme des dieux à un banquet d'ambrosie.

Dialogues de l'égo-trippe:

- Jus de fruit ?

- Petit ?

- Grand ?

- Orange ?

- Grenade ?

- Avec sucre ou sans sucre ?

« Je t'invite mon ami ! »

Mais rien n'est gratuit, même l'eau. Parce qu'on aurait trop l'air d'un touriste en trainant sa tourista...

Au musée des sciences islamiques je vois des planétariums, des maquettes de catapultes, des boussoles, des instruments de médecine et des minéraux, et il n'y a presque personne. Ce musée est une merveille.



La ville est plus noire de monde que la Mer, Noire. Mon vélo m'évite les pièges dans la mélasse de la foule, oscillant comme une calligraphie, à mon rythme.

Qu'on ne me prenne pas pour un agoraphobe, mais un réticent à l'aveuglement, au détournement d'attention. C'est comme ça, plus la foule est dense, moins je vois les gens.

A Istanbul, la langue turque est pratiquée au gueuloir un peu partout. Les aboyeurs devant les restaurants répètent leurs gammes. C'est dommage que l'héritière d'un vieil alphabet runique parvenu des steppes et gravé dans la pierre, soit engraisé, réduit à des milliers d'inscriptions *dürüm... kofte... kebab...*, et s'agglutine pour satisfaire le gavage. Dommage qu'une langue ne porte plus que des kebabs ramollis dans la bouche d'une ville et de ses visiteurs.

On entretient le grand mythe stambouliote de pouvoir regarder l'Asie depuis l'Europe; la proximité du monde. La Pangée.

Et puis le pont de Galata.

Tout
se resserre
à l'endroit d'un détroit.
Un pont perpendiculaire
au courant de la mer,
un *courant de Satan*
dit-on;
Et les poissons,
tirés de l'apesanteur,
de leur milieu halieutique
par tous les hameçons:
tous les dangers
d'ailleurs.
Un fil.

Le Bosphore est-il un bras de mer ou une rivière ? L'hydrologie déversoire de la Mer Noire vers la Mer de Marmara concentre tout.

La brigade des pêcheurs dans le vent ne semble rien vouloir laisser au courant. Les merlans hameçonnés finissent leur vie dans des sots en plastique transparents; ils ont au moins la lumière. Ces aquariums ne sont peut-être pas si différents de la condition même des pêcheurs. Et j'aurais fait la même chose si je n'avais rien dans le porte-monnaie, vivant ici. Les pêcheurs peuvent être heureux d'avoir des merlans à faire griller pour leurs enfants. Les cannes à pêches sur le pont sont l'expression de la faim.

Est-ce probable de concentrer 15 millions de personnes autour d'un petit écoulement d'eau ?

-

Je cherchais du regard les cigognes d'Istanbul. Leur présence ailleurs ne laissait ici que des nids vides, bricolés avec des matériaux de recyclage. Elles avaient survolé l'évaporation des échauffements de la ville pour suivre leur route, avec leurs grandes ailes. Au final j'étais fier de ne pas les voir, comme un signe de la poursuite de leur aventure. Mon regard est naïf car voilà ma conclusion (humaine).

Mais le chaos d'Istanbul est percé d'existences marginales. Difficiles à trouver, elles sont en lisière, dissimulées.

Dans les *entre-deux* existent les animaux nocturnes, les jardins vivants qui lancent leurs fruits, les porteurs, les réfugiés, les fleurs entre les pavés, une beauté dévoilée, les silences, les errants - chiens et hommes - et bien sûr... les cigognes manquantes.

Comme le Meltem circulait fort entre Sainte-Sophie et la Mosquée Bleue, ils trouvaient un espace, même entre les grands courants spirituels.

J'étais heureux de savoir que les cigognes continuaient leur route et qu'on ne puisse pas les retenir. Les regardait-on vraiment ?

Comme en 2020, j'étais retourné boire une *boza* à Vefa, plus calme, en passant par l'ancien quartier des grecs, où s'entasse le *tütin* (tabac) et les *leblebi* (pois chiches torréfiés), dans les ruelles plus sombres et occupées par les buveurs de thé.

Orhan Pahmuk m'avait mené ici. Son livre *Cette chose étrange en moi*, ou la longue histoire contemporaine d'Istanbul, m'avait éclairé quand j'étais en mer pour le convoyage du Lagoon. L'histoire la ville n'était que le prolongement de l'existence de ses habitants. Elargie par les déambulateurs d'un ancien monde, des familles en exode venues d'Anatolie, où chacun se faisait marchand de rue quand il ne put faire autrement, ils trainaient leur commerce dans une charrette à travers des quartiers escarpés. Ils vendaient de la *boza*, du *pilav* (*riz aux pis chiches*) ou des *simits*, sans patron, et leurs produits parfois désuets n'intéressaient plus personne avec le temps.

La *boza* est une vieille boisson de pois chiche fermenté, apprécié à l'époque ottomane, et aujourd'hui oubliée. Alors je vais boire cette boza comme le souvenir d'une ancienne Turquie, dans un comptoir où il n'y a presque personne. Encore une fois, un livre me guidait vers un lieu désert.

L'oppression de la ville avait la vertu de m'encourager vers l'harmonie. L'Anatolie était sur ma carte comme un deuxième souffle, où la grandeur du territoire étire la démographie. Une journée à Istanbul me suffisait et j'avais le nécessaire: le cuissard, une carte et un dictionnaire.

La partie « asiatique » qu'on regarde avant de passer le pont, a un mimétisme de la Nouvelle Amérique c'est certain, avec ses gratte-ciels entre les mosquées.

Question rabat-joie mais sincère: « Où trouve-t-on toutes ces ressources pour abreuver nos grands bordels ? Tout cet empilement vient-il de notre sous-terrain ? »

A Istanbul ou ailleurs, on comprendra que l'anthropomasse soit aujourd'hui supérieure à la biomasse.

Heureusement! qu'on soit obligé de devoir puiser nos ressources dans les tréfonds de la Terre. Car si nos constructions s'accumulaient avec le poids naturel du monde, notre planète trop lourde, serait sortie de son orbite solaire; et on se serait perdu quelque part dans le néant.

Heureusement! Orhan Pahmuk n'est pas mort.

-

- Non, tu ne pourras pas passer avec ton vélo sur le pont vers l'Asie. C'est une autoroute.
- D'accord Antonio, mais je peux quand même essayer...
- Ecoutes-moi : je suis professeur de physique quantique à Cologne, né à Istanbul. Tu dois monter sur un bateau pour passer je te dis.
- Ah. Sinon, tu pourrais me trouver un vélo quantique pour traverser la mer ?
- Fuck you !



Le 18 Octobre 2023, Tbilisi